

études
rurales

Études rurales

185 | 2010

Proliférantes natures

PROLIFÉRANTES NATURES

INTRODUCTION

Cécilia Claeys et Olivier Sirost



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/9015>

DOI : 10.4000/etudesrurales.9015

ISSN : 1777-537X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2010

Pagination : 009-022

Référence électronique

Cécilia Claeys et Olivier Sirost, « PROLIFÉRANTES NATURES », *Études rurales* [En ligne], 185 | 2010, mis en ligne le 13 août 2012, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/9015> ; DOI : 10.4000/etudesrurales.9015

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

© Tous droits réservés

PROLIFÉRANTES NATURES

INTRODUCTION

Cécilia Claeys et Olivier Sirost

- 1 PARADOXE DU TEMPS : à l'heure où l'image d'une nature menacée par l'homme ne cesse de se démocratiser, une nature menaçante contre-attaque. Espaces balnéaires envahis par les algues ou la vase, écoles fermées pour cause d'invasion d'insectes, milieux eutrophiques devenus infréquentables, cultures ravagées : les exemples sont légion.
- 2 Ces proliférations bousculent les ordonnancements dichotomiques et unidirectionnels du rapport de l'homme à la nature. Les préoccupations environnementales sont en effet nées de la dénonciation de la raréfaction du vivant, alertant décideurs et grand public sur les espèces en voie de disparition et les seuils d'irréversibilité. Ces préoccupations rencontrent aujourd'hui un « nouveau » problème, dont elles sont en même temps porteuses, et que nous nous proposons d'appeler « proliférantes natures ».
- 3 Ce phénomène désigne un ensemble non circonscrit de pullulements, également qualifiés d'« invasions biologiques » par les sciences de la vie. Le concept d'« espèces envahissantes » ou « espèces invasives » trouve, depuis les années 1980, un écho particulier au sein de la communauté scientifique. À côté de la liste des espèces protégées a été publiée une liste d'espèces invasives (émanant de l'International Union for Conservation of Nature), liste qui traduit un nouveau risque écologique majeur. Le concept d'« espèces invasives », dû à l'écologue C.S. Elton dès 1958, puise ses fondements chez Darwin, qui, dans ses écrits, faisait déjà état de ces processus. La notion d'« invasion biologique » désigne la prolifération d'espèces animales ou végétales, généralement exotiques (allochtones), qui réduit la biodiversité en occupant les niches écologiques des espèces locales (autochtones). En 1992, la déclaration de Rio dénonce les invasions biologiques comme l'une des premières causes de perte de la biodiversité.
- 4 Cette notion d'invasion biologique est loin de faire l'unanimité. Les débats au sein des sciences de la vie, mais aussi entre sciences de la vie et sciences de l'homme, ont rapidement échappé à la seule communauté scientifique. particulièrement investie par l'écologie de la conservation et, en conséquence, par les gestionnaires des espaces protégés, cette notion et ses controverses se sont diffusées parmi les acteurs impliqués dans la gestion de la nature : usagers, propriétaires, résidents, institutions, producteurs,

consommateurs... Les usages sociaux du concept d'invasion biologique apportent un éclairage nouveau sur les relations entre l'homme et la nature. La nature (re)devient fluctuante, rare ici, proliférante là, aujourd'hui ou demain. Menacée ou menaçante, elle est tour à tour proie ou prédateur.

- 5 Les discussions taxonomiques (première partie de ce numéro) et les controverses socio-techniques relatives aux invasions biologiques (deuxième partie) posent des questions fondamentales sur le rapport entre « savant » et « profane », « protection » et « production », « anthropique » et « naturel », « autochtone » et « allochtone ». Plus encore, la notion d'invasion biologique ravive et réinterroge les grands mythes de nos sociétés occidentales (troisième partie du numéro), oscillant entre radicalisation de la modernité [Giddens 2002] et postmodernité [Beck 2001], où la nature est simultanément objet de peurs et d'idéalisation. Que l'on songe aux plaies d'Égypte, à l'Odyssée ou encore au joueur de flûte de Hamelin... La gestion contemporaine de la nature est largement fondée sur ces résurgences mythiques.
- 6 Ce volume vise à appréhender les invasions biologiques en tant que processus socio-techniques contribuant à l'activation et à la redéfinition d'une cosmogonie puisant sa source dans les mythes fondateurs, sans cesse revisités à la lumière des mutations culturelles. Cette introduction offre une mise en contexte sociohistorique de l'émergence de la notion d'invasion biologique, entre raréfaction et prolifération.

Entre peurs de la nature et peurs pour la nature

- 7 L'enquête sur l'écologie des invasions que C.S. Elton publie en 1958 s'enracine dans un passé constitutif de l'Occident [2000]. Il y évoque successivement le déclin et la chute de l'Empire romain, le déluge et l'arche de Noé, les utopies d'H.G. Wells et l'énigme que constitue ce qu'on a découvert sur l'Île de Pâques. Pour Elton, ce passé mythique éclaire largement les concepts de « balance » et de « barrière » composant le socle d'une écologie des invasions végétales et animales. Derrière ces taxonomies se rejouent les cosmogonies relatant la formation des continents, la dynamique des eaux et des peuplements, les chaînes alimentaires. À sa manière, l'écologue des invasions réinterprète le mythe du jardin d'Éden, sur fond de nucléaire, de colonialisme et d'industrialisation.

Du prolifique au proliférant

- 8 Le thème de la prolifération véhicule des imaginaires qui alimentent nos peurs. Le pullulement et l'intrusion s'inscrivent dans le mythe de la métamorphose. La croissance et l'avatar disent, de manière plus positive, la puissance magique de la nature et la curiosité qu'elle génère.
- 9 La métamorphose renvoie aux tentatives de dégager les énigmes de la nature en étudiant les déviations. Ovide en propose une première synthèse à travers 246 fables choisies dans les répertoires grecs et romains. La théologie et la morale s'en emparent aussi, comme en témoignent les écrits de Dante et de Machiavel. L'utilisation du bestiaire fait de la classification de la nature un outil moral de traitement des péchés capitaux. En s'essayant à une description de l'enfer, Machiavel décline les qualités réversibles du lion (magnanime), de l'ours (violent), du loup (insatiable), du bouc (indolent) et du porc (luxurieux). Dans les fables, des animaux tels que le lion, la louve ou le léopard sont là

pour signaler à l'homme ses excès. Ils entourent Dante lorsqu'il entre dans la forêt, porte d'accès aux enfers. Au-delà du sentiment d'oppression que renvoie ce milieu sombre et tortueux, le vestibule menant aux cercles de l'enfer est infesté de mouches, de guêpes et de vers chargés de tourmenter les voyageurs. Le grouillement de larves et d'insectes évoque ainsi plus que la vie en décomposition : il évoque une nature à la fois vengeresse et rédemptrice. Dans les différents cercles des enfers, les éléments naturels voient leurs qualités se muer en supplices. La boue, la pluie, la grêle, les bourrasques, la neige, la glace, les marais, les sables arides incarnent un dérèglement climatique rédempteur. Dans la *Divine Comédie*, les suicidés, transformés en buissons épineux et en racines noueuses dévorés par les harpies, tapissent le septième cercle de l'enfer.

- 10 Certes, les peurs contemporaines liées aux dérèglements de la nature s'expriment le plus souvent dans le registre scientifique (biologie, climatologie) sans être pour autant exemptes de connotations morales ou hygiénistes. Les classifications ont remplacé les bestiaires, mais le recensement des espèces invasives correspond, à sa manière, à un inventaire infernal.
- 11 L'essentiel des discours et des imaginaires cristallisant l'idée d'une nature proliférante trouvent, à partir du Moyen Âge, un point d'articulation dans la mise en scène du monstrueux. Avec l'invention du diable au XI^e siècle, le paradis a une puissante antithèse. Dans ce nouveau dialogue, le paganisme va remettre en perspective les inventaires naturalistes fixistes placés sous tutelle de l'Église, et le monstre va devenir une figure critique du religieux. Dans ces déviations et ce monstrueux, les croyances populaires trouvent matière à contester la moralisation de la société par la chrétienté. Les artistes de la Renaissance profitent de cette représentation pour revisiter la théologie et l'histoire naturelle. L'élite artistique joue d'ailleurs un rôle prépondérant dans la diffusion des idées relatives aux métamorphoses de la nature, jetant un pont entre l'Antiquité tardive et la prémodernité. Son pouvoir d'invention la situe dans une position créatrice qui se substitue au religieux et à l'engendrement. Sa capacité à « faire surgir des formes insolites » [Guédron 2009 : 16] alimente le débat sur les inventaires naturalistes. Ses œuvres mettent en scène des combats contre des races étrangères figurées par des êtres mi-homme mi-animal et renforcent la peur de l'animalisation et du caractère insolite de l'humain, qui peut abriter un parasite. Cette période annonce le merveilleux et le fantastique du Romantisme. Le monstre, appelé « curiosité », « prodige » ou « phénomène », combine le social et le biologique.
- 12 Dans le contexte romantique des philosophies de la nature, la métamorphose mêle nature et ressenti. La botanique de Goethe et sa quête de la plante primitive s'appuie sur l'idée selon laquelle, derrière la diversité des formes, il y aurait une plante primordiale. Le regard porté alors sur le vivant est empreint de morale chrétienne. Pour Hegel, la métamorphose incarne avant tout un principe de culpabilité, où le spirituel se réincarne dans le naturel :

Un rocher, un animal, une fleur, une source ou une fontaine, est interprété comme représentant une existence spirituelle déchue ou punie [1964 : 154].
- 13 La redéfinition scientifique des métamorphoses ne les affranchit pas de leur cadre moral. La biologie romantique de Lorenz Oken et Alexander von Humboldt s'appuie d'ailleurs sur la métaphore poétique et les œuvres picturales. L'idée d'une explication archétypale de l'évolution des espèces y est communément admise et va jusqu'à influencer Darwin lui-même. Sans parler de globalisation de la nature, le romantisme peut toutefois être lu

comme une globalisation du « sentiment de nature » derrière lequel se niche le sens profond de « prolifération ».

- 14 Longtemps, la nature a été perçue comme inépuisable jusqu'à ce qu'on remette en cause cette idée, en particulier dans le contexte de la Réforme en Angleterre. Le jardin de la nature devient alors un espace à préserver [Thomas 1985]. Le « pullulement » renvoie à l'abondance désordonnée caractéristique de certaines espèces : le criquet, huitième plaie d'Égypte, ou, à l'opposé, l'abeille nourricière.
- 15 Dépassant les thèses de l'éthologie, on s'accorde désormais sur le fait que la culture est d'inspiration animale : le pullulement est mis en regard avec le désordre des sociétés humaines, le grouillement de la foule. Le malthusianisme social développé au XIX^e siècle procède de cette idée, qui annonce un avenir inquiétant. Face à l'augmentation de la population des grandes métropoles, les ressources risquent de ne plus suffire. La théologie des ressources marines inépuisables, qui s'appuie sur la rhétorique d'une manne divine, est remise en cause. Le darwinisme social puis l'eugénisme proposent une sélection des populations à aider, des populations à éliminer ou encore un non-interventionnisme laissant opérer la sélection naturelle. La foule des grandes villes et ses dérèglements hygiénistes renvoie, par analogie, à ce pullulement, qui, à son tour, est associé à la peur de la criminalité et des vagabonds. La danse macabre des larves et le foisonnement des insectes expriment la peste de la ville. Les corps en décomposition à ciel ouvert tout comme l'atmosphère putride des rues renforcent l'imaginaire hygiéniste. L'activité industrielle naissante est souvent comparée à une ruche où fourmillent les classes populaires. L'urbaphobie émergente incite à se retirer de cette jungle pour retrouver un équilibre intérieur et extérieur dans des cures de nature. Face au proliférant, l'homme choisit la stabilité rassurante et ordonnée de l'éden thérapeutique.

Les figures de l'étrangeite

- 16 Les inventaires du vivant sont indissociables du contexte exploratoire et colonial qui les a engendrés. Les listes issues des herbiers tout comme l'aménagement des jardins ornementaux et potagers témoignent de la longue histoire de l'introduction des espèces. Le pouvoir symbolique tiré des conquêtes animalières et des trophées de chasse est à mettre au compte d'une politique de conservation de la nature. Derrière ces mises en scène organisées se joue une définition permanente de l'autochtone et de l'allochtone. Jusqu'au XIX^e siècle, la valeur religieuse des espèces contribue à différencier la bonne et la mauvaise irruption du vivant. Linné va même jusqu'à exiger que chaque plante soit identifiée à partir de son sol natal, jetant ainsi les bases d'une migration des espèces. Les naturalistes vont rapidement privilégier le localisme et son emprise sur le vivant. Le mouvement germanique est, de ce point de vue, emblématique, qui fait de ces espèces le terreau de l'âme du peuple.
- 17 Les espèces exotiques invasives, à l'instar de l'étranger envahissant le territoire de l'autre, ne sont pas sans raviver les vieux débats anthropologiques sur l'ethnicité. Comme le montre G. Simmel, en période de tension sociale, les critères de race, de sol et de nationalité deviennent vite des éléments discriminants [1995]. C'est en tout cas la leçon que nous rappelle l'écofascisme. Assurer la survie de l'homme par un retour à une agriculture archaïque, au malthusianisme et à l'eugénisme, est la voie radicale de renoncement aux technologies et aux proliférations biologiques. Les débats sur

l'incarcération d'une nature sauvage [Birch 1995] et sur l'anthropocentrisme procèdent de cette logique.

- 18 Le mythe d'un jardin d'Éden menacé se diffuse lentement à travers les réformes de l'Église protestante et les relectures de l'Évangile. Le panromantisme allemand contribue à réduire la nature à un âge d'or révolu, ouvrant sur la nostalgie d'une biodiversité désormais épuisée. Au cours du XVIII^e siècle, une sensibilité nouvelle affleure : n'étant plus destinée à satisfaire les caprices de l'homme, la nature devient un milieu fragile. S'ensuivent un ensemble de mesures visant à la protéger. En 1765, des réserves forestières sont créées à Tobago et, à la fin du XIX^e siècle, Humboldt propose pour l'Inde une réglementation des forêts. Les travaux de Darwin sur *L'Origine des espèces* en 1859 impulsent les lois de 1860-1870 qui protègent les espèces menacées. En Angleterre, en 1824, puis en Allemagne, en 1838, émergent les premières sociétés de protection des animaux. Mais une vision protectionniste, marquée par l'idéal de la création, demeure. En 1822, Karl Vogt publie sa *Leçon sur les animaux utiles et nuisibles*, dont l'esprit hante encore notre gestion de la nature. Paradoxalement, la conquête de la nature entreprise par l'impérialisme semble être l'élément déclencheur de ces réflexes.
- 19 La Société d'acclimatation, devenue Société nationale de protection de la nature, a joué un rôle important dans la diffusion de la biodiversité auprès du grand public. Rappelons-en les grandes lignes. Lorsque Geoffroy Saint-Hilaire fonde, en 1854, la Société impériale zoologique d'acclimatation, l'idée est de réfléchir à l'introduction d'espèces utilitaires ou ornementales.
- 20 Dans un premier temps, en période de conquête et d'expansion coloniale, de fortes analogies sont faites entre l'homme et l'animal, la nature et la culture. Ainsi, le Jardin d'acclimatation, inauguré également en 1854 et qui comptera jusqu'à 100 000 animaux, sera tour à tour transformé en espace d'exhibition humaine (en particulier dans le cadre de l'exposition coloniale de 1931) et en parc récréatif (à partir de 1952). Ce simple exemple montre comment la nature devient source de curiosité, interrogeant les hommes sur leurs origines et leur culture. La diversité étant source d'enrichissement, l'introduction d'espèces nouvelles ne peut être que bien perçue. Parallèlement, avec les Réveils protestants en France au XIX^e siècle se développent les sociétés de protection de la nature, opposées à l'exploitation commerciale de l'environnement et du vivant. Dans cette relecture de l'Évangile, l'homme est un prédateur qui ne respecte pas sa place dans l'ordre naturel.
- 21 En ce début du XX^e siècle, Edmond Perrier (président de la Société d'acclimatation de 1901 à 1921) met l'accent sur la préservation des ressources naturelles. De la même manière, la géographie humaine de Jean Brunhes promeut la protection des diversités culturelles dans le cadre des archives de la planète. Germe alors l'idée d'une nature préservée, sans l'homme (réserves naturelles), et de sociétés préservées de l'homme. Ce sont là les prémisses de l'idéologie contemporaine de la protection de la nature, dont la date de naissance est, en France, symboliquement associée aux événements de mai 1968 et, plus largement dans le monde occidental, aux « nouveaux mouvements sociaux ».

La gestion contemporaine de la nature

- 22 Pour survivre, suggère Max Scheler [1951], l'homme est condamné à transformer la nature en dispositifs techniques et, en conséquence, à se transformer lui-même. Ainsi en

est-il de l'appétit de l'homme, qu'il convient de rationaliser. L'histoire environnementale de l'humanité serait, de ce point de vue, ponctuée de soubresauts et d'accélération, allant de la survie à la surexploitation. L'historicité [Touraine 1984] est la prise de conscience d'un tel glissement et la volonté de l'infléchir peu ou prou.

L'environnement, levier critique contre la modernité

- 23 Héritées des sociétés savantes du XIX^e siècle et diffusées par les « nouveaux mouvements sociaux » nés dans les années 1960-1970, les préoccupations environnementales contemporaines sont porteuses d'une profonde critique de la modernité.
- 24 Que l'on adhère ou non à la thèse de R.F. Inglehart [1977 et 2008] selon laquelle les préoccupations relatives à la qualité de vie émergent lorsque les besoins de base des populations sont satisfaits, il n'en demeure pas moins que l'assurance des Trente Glorieuses puis leur remise en cause sont les moteurs de ce que Mendras [1988] n'hésite pas à appeler « la seconde révolution française ». Et, paradoxalement, ce sont les « enfants gâtés de la modernité prospère », nourris au sein de la consommation de masse, des médias et des loisirs, qui, les premiers, dénoncent les maux de la croissance économique, insufflant un sentiment de culpabilité à une société occidentale en manque de repères. Pour les pionniers de cette contestation, le basculement est radical. Ainsi la science, qui, hier encore, était au service de la modernité, est, aujourd'hui, porteuse d'un sinistre message : oiseaux englués dans le pétrole, forêts dévastées, baleines ensanglantées, autant d'images propices à la surenchère médiatique. Et ce que l'œil ne peut percevoir, l'image numérique et la modélisation le montrent : le trou dans la couche d'ozone, la fonte de la calotte glaciaire, le changement climatique...
- 25 Les sciences de la vie jouent un rôle tout particulier dans cette grande mutation environnementale. L'histoire naturelle, autrefois suppôt du pouvoir central et de l'impérialisme, inféodée à l'homme, devient aujourd'hui science de la vie, prônant une vision écosystémique du monde, dénonçant l'héritage anthropocentrique de l'Occident et exhortant à une prise de conscience biocentrique. L'anthropocentrisme radical de la modernité est ainsi remplacé par un biocentrisme non moins prononcé, où l'homme est réduit à son statut de perturbateur de la nature.
- 26 L'ambiguïté entre écologie scientifique et écologie politique [Fabiani 1985] n'en a pas moins permis une pénétration de la critique environnementale au sein du pouvoir. Les argumentaires qui ont donné lieu à la création du ministère de l'Environnement [Charvolin 1993], l'oscillation entre le pouvoir et le militantisme écologique [Lascoumes 1994 ; Claeys et Jacqué 2008] infléchissent les politiques environnementales.
- 27 Dans ce contexte, les politiques de gestion de la nature ont évacué l'homme du partenariat que, au XIX^e siècle, Frédéric Le Play appelait de ses vœux, lui qui voyait un homme derrière chaque arbre de la forêt, et une famille derrière une communauté végétale. La rupture entre nature et culture, dessinée par la modernité, est consommée. Seul l'ordre de préférence s'inverse : la culture l'emporte sur la nature, puis la nature l'emporte sur la culture. L'homme serait devenu néfaste pour la nature : il conviendrait donc de redresser la situation.
- 28 Ainsi, portés par des savoirs scientifiques revisités à la lumière du paradigme biocentrique, les « lanceurs d'alerte » réalisent une entreprise de moralisation du rapport de l'homme à la nature. Les campagnes abandonnées par l'agriculture moderne sont

redéfinies comme espaces à protéger, lieu de récréation d'une nature idéalisée et de récréation d'un homme fuyant les maux de l'urbanité. Des terres lointaines ces « lanceurs d'alerte » rapportent des images de déforestation et d'espèces en voie d'extinction, rompant en cela avec l'image coloniale d'une nature foisonnante. « Place à la nature grâce à la reconquête des anciennes terres agricoles abandonnées, des friches urbaines », crient les naturalistes. Ces derniers ont toutefois un schéma très ordonné de ce que serait un « bon » retour à la nature, explicite lorsqu'ils se réfèrent au climax, ou implicite lorsqu'ils tentent de s'en détacher.

Serons-nous jamais postmodernes ?

- 29 Visant à redéfinir l'ancienne cosmologie, le biocentrisme se heurte inlassablement à plusieurs obstacles d'autant moins franchissables qu'ils lui sont inhérents. Le nihilisme antihumaniste de la *deep ecology* en est la forme la plus radicale. Mais le biocentrisme peut-il être modéré ? Les réserves naturelles intégrales produisent une spécialisation de l'espace, protégé, d'un côté, donné en pâture à l'exploitation, de l'autre, tandis que le principe de la protection intégrée, et son étendard, le développement durable, permet un compromis provisoire et fragile entre « développement » et « protection » – à moins que ce ne soit là qu'une compromission au service d'un système économique qui reste dominant [Vivien 2005]. La « seconde révolution [notamment] française » a bien eu lieu, porteuse des grandes mutations culturelles de la société contemporaine, infléchissant visiblement quelques pans de la sphère économique sans être toutefois à ce jour parvenue à ébranler les bases de notre société capitaliste. Les frémissements postindustriels [Touraine *et al.* 1980], postmatérialistes [Inglehart 1977 et 2008] et postmodernes [Beck 2001 ; Giddens 2002] sont perceptibles et persistants, mais l' *homo economicus* demeure indélogeable. En premier lieu, le champ économique est encore celui qui l'emporte, sinon systématiquement, du moins de façon récurrente, à l'instar de l'incapacité des grandes conférences internationales qui constituent des avancées symboliques plus que politiques et économiques, depuis la déclaration de Rio (1992) jusqu'à la très controversée conférence de Copenhague (2009).
- 30 Les tenants même des préoccupations environnementales n'échappent pas tout à fait au statut d'*homo economicus*. Les grandes enquêtes nationales et internationales [Bozonnet 2001 ; Roy 2007] vont dans ce sens. L'adhésion à cette cause, particulièrement caractéristique des couches moyennes, a touché, au cours des dernières décennies, une part accrue de la population. Cependant les décalages entre discours et pratiques perdurent : on peut à la fois se déclarer « écolo » et être un automobiliste assidu [Ami *et al.* 2009]. En outre, des pratiques se voulant environnementales peuvent, en se démocratisant, produire des effets pervers pour les écosystèmes. La surfréquentation des espaces naturels en est un exemple éloquent : les naturalistes sont de plus en plus pris au piège de leurs propres exhortations urbanophobes. Le « sauvage aménagé », décrié par certains puristes mais souhaité par quantité d'usagers [Claeys-Mekdade et Jacqué 2000 ; Kalaora 2001], devient incontournable. Les gestionnaires d'espaces ne sont pas seulement les gardiens d'une nature qui « reprend ses droits » : ils œuvrent aussi à son ordonnancement.
- 31 La nature protégée serait-elle une illusion d'espace de liberté, où tous les êtres humains et non humains sont en fait sous surveillance, où les raréfactions sont tout aussi craintes que les proliférations ?

Taxonomies, controverses, mythologies

- 32 L'objet de ce numéro est de comprendre la dynamique des processus et des figures qui composent ces « proliférantes natures ». Les invasions biologiques redéfinissent notre rapport à la science, à la société et, plus largement, au monde alors que leurs manifestations sont souvent souterraines ou microscopiques. Elles permettent de rediscuter nos frontières (nature/culture, sauvage/domestique, rural/urbain), notre gestion de l'environnement et les logiques de la biodiversité.
- 33 L'ouvrage se décline autour de trois thèmes. Les taxonomies, d'abord, ces ordonnancements d'êtres humains et non humains, aussi indispensables que discutables, offrent un premier éclairage sur ces « proliférantes natures ». Catégorisés, classés, hiérarchisés, les éléments naturels se soumettent autant qu'ils résistent à ces exercices auxquels s'adonnent « le savant et le vulgaire » pour mieux appréhender le monde. Les controverses, ensuite, qui se révèlent quasiment inéluctables. Ces débats et conflits mettent en scène la pluralité des taxonomies qui prend corps dans la concrétude des rapports de force sociaux, politiques et économiques. Et leur aboutissement, quand il a lieu, scelle compromis, hybridations ou arrangements : autant d'équilibres instables. Les mythologies, enfin, explorent les limbes de la protection ainsi que la peur de la nature proliférante. Les taxonomies se font bestiaires, la science se fait religion, la peur flirte avec le désir...

Taxonomies

- 34 Qu'elle soit formalisée ou empirique, savante ou vulgaire, la taxonomie est tantôt science, tantôt art, tantôt technique. Œuvrant à la mise en adéquation entre la structuration des contenants et la définition des contenus, elle est sans cesse confrontée aux questions de seuil, de perméabilité des frontières, d'équivoque des statuts et de pluralité sémiotique. Lorsque de nouvelles catégories apparaissent, elles peuvent soit s'agréger aux catégories anciennes qui demeurent inchangées, soit, à l'inverse, détruire l'architecture préexistante et s'y substituer. De la préhistoire à nos jours, la nature apparaît comme une source d'inspiration intarissable pour les taxonomistes savants ou vernaculaires.
- 35 L'émergence récente de la notion d'espèces envahissantes ou invasives s'inscrit dans un paysage taxonomique déjà dense. D'un point de vue strictement sémantique, cette notion rompt avec les discours naturalistes construits sur la dénonciation de la raréfaction du vivant (espèces en voie de disparition, espèces rares, espèces menacées). Mais au lieu d'être en opposition avec cette rhétorique de la raréfaction, le nouveau champ lexical de l'invasion prolonge cette rhétorique. Le vivant est désormais appréhendé quantitativement (biomasse) et qualitativement, confortant et précisant la notion de biodiversité, qui se développe de façon concomitante dès la fin des années 1980.
- 36 Depuis, la littérature sur le sujet se multiplie : *Biological Invasions*, une revue créée en 1999 lui est entièrement consacrée. Les milieux naturalistes contribuent à la diffusion de cette question de l'invasion en activant des réseaux d'acteurs en prise directe avec la gestion du territoire [Dalla Bernardina 1999 ; Charpentier et Claeyes-Mekdade 2006]. Au même moment, cette nouvelle terminologie fait l'objet de polémiques, critiquée avec virulence par certains acteurs, notamment extérieurs à la communauté naturaliste. Dans son

article, Brendon Larson souligne la connotation militaire de ce vocabulaire. Aux questions relatives à la forme (dramatisation abusive, métaphores grossières) s'ajoutent des considérations relatives au fond, relevant d'un propos « xénophobe » lié à la protection de la nature.

- 37 Ces considérations restent néanmoins centrées sur des échanges de points de vue entre experts, prenant la forme de publications scientifiques et militantes se répondant les unes aux autres ou pratiquant la surenchère. M. Sagoff lance une des premières attaques avec son texte « What's Wrong with Exotic species ? » [1999]. B. Subramaniam y introduit une dimension féministe [2001] alors que D. Simberloff se fait l'avocat de la notion d'espèce exotique envahissante et appelle à lutter contre les invasions biologiques [2003].
- 38 Au-delà de ces agitations taxonomiques savantes se pose la question de la diffusion de ce nouveau champ lexical parmi les gestionnaires et, plus largement, parmi les acteurs sociaux. À propos de la prolifération de *Prunus serotina* en forêt de Compiègne, Aurélie Javelle, Bernard Kalaora et Guillaume Decocq s'intéressent à la manière dont les usagers et gestionnaires du site perçoivent et qualifient le phénomène. Et force est de constater que les taxonomies guerrières ne trouvent pas nécessairement preneur, pas même chez les forestiers.
- 39 Les inquiétudes naturalistes ne trouvent en effet pas toujours d'alliances cognitives et lexicales auprès des acteurs sociaux, même lorsque le processus invasif est très spectaculaire, comme dans le cas de la jussie, cette plante aquatique particulièrement envahissante. C'est ce qu'étudie Marie-Jo Menozzi, qui met en regard les taxonomies savantes et populaires, dont le questionnement ébranle la hiérarchie traditionnelle des savoirs.
- 40 La récente et rapide montée en puissance de la notion d'espèce exotique envahissante, accompagnée d'une médiatisation forcenée (*Caulerpa taxifolia*, l'algue tueuse [Dalla Bernardina 1999]) ne doit pas occulter l'ancienneté du processus de prolifération du vivant. En suivant les tribulations du lapin à travers les siècles, Catherine Mougenot et Lucienne Strivay nous permettent de prendre un recul historique des plus instructifs, attestant de va-et-vient entre raréfaction et prolifération, domestication et (ré)ensauvagement, protection et éradication.
- 41 Nicolas Césard rappelle, quant à lui, que certains pullulements sont perçus de façon très positive. S'intéressant aux chutes des éphémères sur les rives de la Saône, il montre comment une prolifération, de surcroît entomologique, peut être qualifiée de « manne » dans tous les sens du terme (biblique et économique).

Controverses

- 42 G. Simmel considère que le conflit est une forme spécifique de socialisation [1995]. M. Callon, P. Lascoumes et Y. Barthe estiment que la controverse, qu'ils qualifient de sociotechnique, est une forme spécifique de conflit [2001]. B. Latour ajoute que cette controverse prend corps dans un contexte de crise de l'objectivation [1999]. Dans ce cadre, les taxonomies mouvantes et contestées sont porteuses de conflits.
- 43 La Camargue, issue de plusieurs siècles d'anthropisation et symbole international de nature [Picon 1978], acquiert ici le statut d'un véritable laboratoire socationaturel [Claeys-Mekdade 2003]. Ce haut-lieu de « nature », qui est aussi un haut-lieu de « controverse », est le théâtre de multiples débats où les proliférations (herbe de la pampa, séneçon en

arbre, moustiques, ragondins) sont condamnées par certains et vivement souhaitées par d'autres (Cécilia Claeys).

- 44 Incontestablement mouvantes, les taxonomies sont, de ce fait, conflictuelles. C'est ainsi qu'une punition divine, le criquet pèlerin, ce « soldat de Dieu », requalifiée de catastrophe naturelle, peut devenir une controverse sociotechnique au cœur d'un système gestionnaire en mutation. Antoine Doré décrit une science qui, à travers sa lutte contre cette invasion, dévoile ses incertitudes.
- 45 Le goéland leucophée, lui, ne fait pas l'unanimité quant à son statut d'« invasif ». Dans ce cas, la controverse ne porte pas seulement sur l'efficacité de la lutte mais surtout sur son bien-fondé. Christelle Gramaglia revient ici sur la genèse des savoirs relatifs à cette espèce jusqu'alors protégée et sur les tentatives d'éradication d'un oiseau qui, pour les riverains, est aproblématique mais surtout emblématique des lieux.
- 46 Ailleurs, des habitants réclament que l'on contrôle la prolifération de certaines espèces invasives. Ainsi Rolf Lidskog étudie un épidoptère très urticant, la chenille processionnaire du pin nordique, présente sur l'île de Gotland, au sud-est de la Suède. La lutte contre *Thaumetopoea pinivora* se fait attendre, les divers intervenants ayant du mal à prendre leurs responsabilités.

Mythologies

- 47 Les peurs ancestrales viennent alimenter les angoisses contemporaines que provoque le dérèglement des éléments naturels. La prolifération véhiculée des imaginaires qui conditionnent les politiques de gestion de l'environnement. Elle se charge d'une connotation péjorative dans laquelle interviennent au moins quatre figures de la nature : 1) le pullulement, qui renvoie à l'abondance désordonnée des espèces et est associé au désordre des sociétés humaines et au grouillement de la foule ; 2) le parasite, qui renvoie à l'idée selon laquelle un organisme vit aux dépens d'un organisme hôte ; 3) l'« invasif », telles ces espèces allochtones qui occupent la niche écologique des espèces autochtones ; 4) l'hybride, qui renvoie au croisement naturel ou artificiel de deux espèces à la faveur de la rencontre des technologies issues de la révolution industrielle et du monde rural.
- 48 La très célèbre revue *National Geographic* a largement contribué à diffuser et démocratiser ces figures de la nature, leurs redéfinitions et requalifications au cours du temps. Partant de ce constat, Linda Kalof et Ramona Fruja Amthor développent une analyse sémiologique d'un riche corpus photographique des représentations animales, couvrant un siècle de publication.
- 49 Cette médiatisation dissimule cependant de secrètes proliférations. Dans cet esprit, Olivier Sirost décrit l'envasement de l'estuaire de la Seine, où l'imaginaire puise dans le romantisme et appelle à un réenchantelement de la nature.
- 50 Gert Gröning et Joachim Wolschke-Bulmahn proposent, à travers une histoire des jardins et des paysages germaniques, une analyse critique de ces différentes figures « invasives ». Quand les compromis entre science et politique deviennent compromission, certains botanistes se perdent dans l'obscurantisme du III^e Reich.
- 51 Pour conclure, s'attaquant aux mythes fondateurs de l'écologie scientifique et à ses relations avec le militantisme écologiste, Christian Lévêque, Jean-Claude Mounolou, Alain Pavé et Claudine Schmidt-Lainé portent un regard introspectif sur leur propre discipline.

Ce faisant, ils soulignent qu'il ne suffit pas de veiller à la neutralité de la science pour l'affranchir de ses dérives idéologiques, tant la césure entre ces deux champs est vaine.

BIBLIOGRAPHIE

Ami, D., M. Jacqué, et A. Schleyer-Lindenmann — 2009, « Modifier son mode de transport fait-il de nous de nouveaux citoyens ? ». Contrat ADEME-Région PACA.

Beck, U. — 2001, *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*. Paris, Aubier.

Birch, T.H. — 1995, «The Incarceration of Wilderness : American Wilderness Areas as Prisons », in M. Oelschlaeger ed., *Postmodern Environmental Ethics*. New York, State University of New York : 137-161.

Bozonnet, J.-P. — 2001, « Les préoccupations environnementales en Europe. Réaction aux nuisances et construction idéologique », in D. Reynié et B. Cautrès eds., *L'opinion européenne*. Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques : 123-158.

Callon, M., P. Lascoumes et Y. Barthe — 2001, *Agir dans un monde incertain. Essai sur la démocratie technique*. Paris, Le Seuil.

Charpentier, A. et C. Claeys-Mekdade — 2006, « Invasion de plantes ornementales : modalités d'introduction et mécanismes biologiques déclenchant l'invasion de *Baccharis halimifolia* et *Cortaderia selloana* ». Programme national de recherche du Ministère de l'Écologie et du Développement durable.

Charvolin, F. — 1993, *L'invention de l'environnement. Les pratiques documentaires d'agrégation à l'origine du ministère de la Protection de la Nature et de l'Environnement*. Thèse. IEP de Grenoble et École des Mines de Paris.

Claeys-Mekdade, C. — 2003, *Le lien politique à l'épreuve de l'environnement. Expériences camarguaises*. Bruxelles, Peter Lang.

Claeys-Mekdade, C. et M. Jacqué — 2000, « Les fonctions "non marchandes" d'une forêt méditerranéenne : loisir et détente sur le massif de La Clape », *Forêt méditerranéenne* 21 (1): 19-24.
— 2008, « Nature Protection Associations in France », in K. van Koppen, W.T. Markham et E. Elger eds., *Protecting Nature. Organizations and Networks in Europe and the USA* : 63-86.

Dalla Bernardina, S. — 1999, « Algues tueuses et autres fléaux. Pour une anthropologie de l'imaginaire écologique en milieu marin : le cas de *Caulerpa taxi-folia* », in *Actes du 124^e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques (Nantes, 19-26 avril)* : 172-194.

Elton, C.S. — 2000 (1958), *The Ecology of Invasions by Animals and Plants*. Chicago, The University of Chicago Press.

Fabiani, J.-L. — 1985, « Science des écosystèmes et protection de la nature », in A. Cadoret ed., *Protection de la nature. Histoire et idéologie. De la nature à l'environnement*. Paris, L'Harmattan : 75-93.

Giddens, A. — 2002 (1991), *Les conséquences de la modernité*. Paris, L'Harmattan.

Guédron, M. — 2009, « Le monstre en théorie », in C. Stoullig ed., *Beautés monstres. Curiosités, prodiges et phénomènes*. Paris, Somogy.

- Hegel, G.W.F.** — 1964, *Esthétique*. Paris, Aubier.
- Inglehart, R.F.** — 1977, *The Silent Revolution*. Princeton, Princeton University Press. — 2008, « Changing Values among Western Public, from 1970 to 2006 », *West European Politics* 31 (1-2): 130-146.
- Kalaora, B.** — 2001, « À la conquête de la pleine nature », *Ethnologie française* XXXVII : 591-597.
- Lascoumes, P.** — 1994, *L'écopouvoir. Environnements et politiques*. Paris, La Découverte.
- Latour, B.** — 1999, *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie*. Paris, La Découverte.
- Mendras, H.** — 1988, *La seconde révolution française, 1965-1984*. Paris, Gallimard.
- Picon, B.** — 1978, *L'espace et le temps en Camargue*. Arles, Actes Sud.
- Roy, A.** — 2007, « Les pratiques environnementales des Français en 2005 ». Les dossiers IFEN, n° 8.
- Sagoff, M.** — 1999, « What's Wrong with Exotic Species ? », *Report from the Institute for Philosophy & Public Policy* 19 (4) : 16-23.
- Scheler, M.** — 1951, *La situation de l'homme dans le monde*. Paris, Aubier.
- Simberloff, D.** — 2003, « Confronting Introduced Species : A Form of Xenophobia ? », *Biological Invasions* 5 : 179-192.
- Simmel, G.** — 1995, *Le conflit*. Paris, Circé.
- Subramaniam, B.** — 2001, « The Aliens Have Landed ! Reflections on the Rhetoric of Biological Invasions », *Meridians: Feminism, Race, Trans-nationalism* 2 (1) : 26-40.
- Thomas, K.** — 1985, *Dans le jardin de la nature. La mutation des sensibilités en Angleterre à l'époque moderne, 1500-1800*. Paris, Gallimard.
- Touraine, A.** — 1984, *Le retour de l'acteur*. Paris, Fayard.
- Touraine, A., Z. Hegedus, F. Dubet et M. Wieviorka eds.** — 1980, *La prophétie antinucléaire*. Paris, Le Seuil.
- Vivien, F.-D.** — 2005, *Le développement soutenable*. Paris, La Découverte (« Repères »).

NOTES

Voir aussi EORG (European Opinion Research Group), « Les attitudes environnementales des Euro-péens », Eurobaromètre 58.0. (2002).